

Sensibilisation au développement durable

Académie de Nancy Metz

Lycée Bichat, 4, avenue du docteur Paul Kahn 54300 Lunéville

Le développement durable et le programme de lettres

SEQUENCE n°3 : Dans les rues de la ville moderne...

Programme de Lettres

Dans le cadre du projet de Première ES : sensibilisation au développement durable, j'ai proposé aux élèves une **séquence sur la Ville en poésie**.

Cette séquence permettait de traiter l'objet d'étude « **poésie** » mais offrait également la possibilité de travailler sur **la perception de la ville moderne** de certains poètes du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle. La ville paraissait se modifier considérablement avec la révolution industrielle et les techniques modernes et elle offrait déjà une image polluée, grise, quasiment monstrueuse. Les élèves ont pu ainsi étudier l'évolution du paysage urbain à travers les regards aiguisés de poètes aux sensibilités diverses : **Rimbaud**, en poète visionnaire, **Verhaeren**, cynique et sans illusions, **Apollinaire**, en chantre de la modernité et **Senghor** interrogeant modernité et négritude. La séquence a amené un questionnement sur l'homme, son besoin de construire un monde urbain, en collectivité mais aussi hiérarchisé qui omet sa liberté individuelle.

Seul bémol à ce projet, la complexité de certains poèmes a empêché la compréhension approfondie et les impressions de première lecture de quelques élèves.

Objet d'étude : La poésie (groupement de textes)

Perspectives : Genres et registres

Histoire littéraire et culturelle

Problématique : Comment la poésie urbaine peut-elle représenter un espace de la modernité ?

Extraits : (les textes en gras sont inscrits sur la liste de bac)

- « **Villes II** » d'Arthur Rimbaud (*Illuminations*, 1875)
- « **La ville** » de Emile Verhaeren (*Les campagnes hallucinées*, 1883)
- « **Zone** » de Guillaume Apollinaire (*Alcools*, 1912)
- « **New-York** » de Léopold Sedar Senghor (*Ethiopiennes*, 1956)

Etudes complémentaires :

- Biographies de Rimbaud, Apollinaire, Senghor
- Différents extraits de poèmes sur la ville
- Lecture de « Villes I » et de « Ville » de Rimbaud (comparaison avec « Villes II »)
- Analyse comparée des textes de Sartre (« New-York, ville coloniale »), d'Albert Camus (« Pluies de New-York »), de dessins de Tardi illustrant Céline avec le poème de Senghor.

Synthèse (étude d'ensemble) :

- Paysage urbain et modernité.

Evaluations :

- Ecriture d'invention.

Villes II

L'acropole officielle outre les conceptions de la barbarie moderne les plus colossales. Impossible d'exprimer le jour mat produit par le ciel immuablement gris, l'éclat impérial des bâtisses, et la neige éternelle du sol. On a reproduit dans un goût d'énormité singulier toutes les merveilles classiques de l'architecture. J'assiste à des expositions de peinture dans les locaux vingt fois plus vastes qu'Hampton Court. Quelle peinture ! Un Nabuchodonosor norvégien a fait construire les escaliers des ministères ; les subalternes que j'ai pu voir sont déjà plus fiers que des Brahmins et j'ai tremblé à l'aspect de colosses des gardiens et officiers de constructions. Par le groupement des bâtiments en squares, cours et terrasses fermées, on a évincé les clochers. Les parcs représentent la nature primitive travaillée par un art superbe. Le haut quartier a des parties inexplicables : un bras de mer, sans bateaux, roule sa nappe de grésil bleu entre des quais chargés de candélabres géants. Un pont court conduit à une poterne immédiatement sous le dôme de la Sainte-Chapelle. Ce dôme est une armature d'acier artistique de quinze mille pieds de diamètre environ.

Sur quelques points des passerelles de cuivre, des plates-formes, des escaliers qui contournent les halles et les piliers, j'ai cru pouvoir juger la profondeur de la ville ! C'est le prodige dont je n'ai pu me rendre compte : quels sont les niveaux des autres quartiers sur ou sous l'acropole ? Pour l'étranger de notre temps la reconnaissance est impossible. Le quartier commerçant est un circus d'un seul style, avec galeries à arcades. On ne voit pas de boutiques. Mais la neige de la chaussée est écrasée ; quelques nababs aussi rares que les promeneurs d'un matin de dimanche à Londres, se dirigent vers une diligence de diamants. Quelques divans de velours rouge : on sert des boissons polaires dont le prix varie de huit cents à huit mille roupies. A l'idée de chercher des théâtres sur ce circus, je me répons que les boutiques doivent contenir des drames assez sombres. Je pense qu'une 10.2y a une polse 10m de diamètre, mais on est si étrange, que je renonce à me faire une idée des aventuriers d'ici.

Le faubourg aussi élégant qu'une belle rue de Paris est favorisé d'un air de lumière. L'élément démocratique compte quelques cent âmes. Là encore les mansions ne se suivent pas ; le faubourg se perd bizarrement dans la campagne, le "Comté" qui remplit l'occident éternel des forêts et des plantations prodigieuses où les gentilshommes sauvages chassent leurs chroniques sous la lumière qu'on a créée.

Rimbaud,

épousa 6 femmes dont Anne Boleyn, Jane Seymour.

Nabuchodonosor

Roi de Babylone 605-562 av. JC, détruisit Jérusalem.

Subalterne

Dont la position est inférieure, subordonnée.

Brahmanisme

Système socio-religieux indien, apparu avant l'hindouisme, caractérisé par une division de la société en castes.

Cours

Avenue plantée d'arbres

Grésil

Pluie de petits granules formés de glace et de neige.

Candélabres

Appareil d'éclairage, colonne supportant plusieurs lampes.

Sainte Chapelle

Chapelle gothique située dans l'enceinte du Palais de justice de Paris construite par St-Louis pour abriter les reliques de la passion du Christ.

Nababs

Titre donné dans l'Inde musulmane aux gouverneurs, aux officiers de la cour des sultans, homme très riche qui fait étalage de sa fortune.

Roupie

Unité monétaire de l'Inde, du Sri Lanka, Népal, Maldives, Seychelles et Pakistan.

SEQUENCE n°3 : Dans les rues de la ville moderne... Séance 1 : lecture analytique de « Villes » de Rimbaud

OBJECTIF : percevoir l'image de la ville moderne qui émerge dans le poème.

INTRODUCTION : - Dans le recueil *Illuminations*, Rimbaud a présenté 3 poèmes ayant pour thème la Ville : Ville, Villes I et Villes II, ces poèmes ne se suivent pas directement mais font partie d'un ensemble cohérent : « Ouvriers », « Les Ponts », « Ville », « Ornières », « Villes I », « Vagabond », « Villes II ». On repère également de nombreux chiasmes entre les deux poèmes « Villes » et des effets d'écho.

- Le XIX^{ème} siècle est celui du remodelage des grandes villes (à Paris, les boulevards d'Hausmann) et de l'expulsion des couches sociales les plus basses à la périphérie, on voit alors se dessiner les contours de la ville moderne avec ses merveilles mais aussi ses abominations...
- Rimbaud, en poète de la modernité, s'est intéressé à l'apparition de ce nouveau paysage urbain, ce « Villes II » étant avant tout une critique de la vision idéaliste et harmonieuse apparue dans « Villes I »

Tout d'abord, nous allons montrer que la ville est montrée comme un espace où règne gigantisme et structuration puis nous verrons également que ces villes sont des espaces de théâtre pour enfin nous interroger sur la place de l'homme dans ce paysage urbain sous le signe de la démesure.

I / Des espaces gigantesques et structurés

A/ l'énormité et la démesure

- L'usage du pluriel : « Villes », « des bâtisses », « toutes les merveilles classiques », « des expositions », « des locaux », « les escaliers des ministères », « des bâtiments », en squares, cours et terrasses, les parcs, → pluralité des espaces, surnombre, tout est multiplié et en même temps indéfini, indéfinissable.
- Gigantisme : expressions qui montrent la démesure : « les plus colossales » (superlatif), « un goût d'énormité singulier », « vingt fois plus vastes », « l'aspect de colosses », « quinze mille pieds de diamètre environ »,
- Nabuchodonosor : roi biblique qui détruisit Jérusalem, roi de la démesure.

- « outre » veut dire exagère : exagération par la taille, par la forme, par les matériaux, par les couleurs, les textures : ciel immuablement gris (excès), éclat est « impérial », la neige est « éternelle ».
- « J'ai cru pouvoir juger la profondeur de la ville ! » : impossibilité à mesurer, à quantifier, (exclamation).
- Luxe et matériaux modernes.

B/ L'incohérence

- Mélange des cultures et des influences : « Nabuchodonosor norvégien » : Orient et Occident, riche de l'Orient antique et de l'Europe nordique moderne. Hampton-Court : Londres (occident), Brahmas : Inde (Orient), Sainte-Chapelle : Paris (Occident), Nababs : Inde (Orient), Londres (Occident), roupie (Orient), Paris (Occident) et enfin « le Comté qui remplit l'Occident éternel », alternance de références orientales et occidentales, tous les peuples se retrouvent, colonisés et colonisateurs : incohérence de la ville moderne.
- Mélange entre passé et modernité : barbarie moderne contre merveilles classiques. Candélabres, circus.

C/ Une structuration spécifique

- Chaque espace est prévu, construit à une fin : squares, cours terrasses fermées, parcs pour représenter la nature.
- La description est organisée de la ville haute au faubourg, de la ville riche à la ville pauvre : acropole (cité haute), haut quartier (bras de mer, pont...).
- Des passerelles, des plates-formes, des escaliers qui mènent aux halles, le quartier commerçant (point de jonction entre ville haute et ville basse).
- Le faubourg tourné vers la campagne : basses classes.
- Dans cette incohérence et apparente désorganisation, les espaces sont bien définis et clos, hiérarchisés en hauteur et en richesse.

II/ Des espaces théâtraux et artificiels

A/ Un espace scénique

Que cherche le poète promeneur, que découvre-t-il ?

- Alors qu'il cherche des théâtres, des temples... lieu de cohésion publique dans l'ancienne cité grecque, ici il découvre des cafés, des commerces : « A l'idée de chercher des théâtres sur ce circus, je me réponds que les boutiques doivent contenir des drames assez sombres », « le quartier commerçant est un circus » ; autre forme de théâtre, les boutiques, cafés sont de nouveaux espaces scéniques où se jouent des représentations.
- La ville devient théâtre : éclairage : candélabres géants, de la lumière qu'on a créée, car avec la hauteur des immeubles : le jour est « mat » et le ciel « immuablement gris » donc l'homme doit recréer un espace artificiel où il pourra vivre.
- Les bâtiments apparaissent comme un décor d'apparat : « un bras de mer, sans bateaux ».

B/ Un espace artificiel

- La ville n'est pas naturelle, elle tente d'imiter la nature : « Les parcs représentent la nature primitive travaillée par un art superbe », c'est l'homme qui transforme les éléments pour prouver sa grandeur, sa maîtrise.
- La lumière du jour ne suffit pas : l'homme crée sa propre lumière : « lumière qu'on a créée ».

- Les matériaux utilisés révèlent l'artifice : « armature d'acier artistique », « des passerelles de cuivre », « diligence de diamants », « velours rouge ».

III/ La place de l'homme dans les villes modernes

A/ Une ville stratifiée

- Hiérarchisation de la ville en fonction du niveau social par couches et zones
- Stratagème d'exclusion à la périphérie
- Les hommes dans les hauts quartiers :
- Les hommes dans les bas quartiers
- Les hommes dans les faubourgs

B/ La place du poète

- il se perd
- il n'a pas sa place
- il est un observateur privilégié
- il reste seul

BILAN

La Ville

Tous les chemins vont vers la ville.

Du fond des brumes,
Là-bas, avec tous ses étages
Et ses grands escaliers et leurs voyages
Jusques au ciel, vers de plus hauts étages,
Comme d'un rêve, elle s'exhume.

Là-bas,
Ce sont des ponts tressés en fer
Jetés, par bonds, à travers l'air ;
Ce sont des blocs et des colonnes
Que dominant des faces de gorgonnes ;
Ce sont des tours sur des faubourgs,
Ce sont des toits et des pignons,
Et des viols velios, 7.1(vs)43(udes8 r)34(se)T57(os)43(ma)1.26(is)11onndes8 s ;

Un fanal vert est leur regard
Vers l'océan et les espaces.

Des quais sonnent aux entrecrocs de leurs fourgons,
Des tombereaux grincent comme des gonds,
Des balances de fer font choir des cubes d'ombre
Et les glissent soudain en des sous-sols de feu ;
Des ponts s'ouvrant par le milieu,
Entre les mâts touffus dressent un gibet sombre
Et des lettres de cuivre inscrivent l'univers,
Immensément, par à travers
Les toits, les corniches et les murailles,
Face à face, comme en bataille.

Par au-dessus, passent les cabs, filent les roues,
Roulent les trains, vole l'effort,
Jusqu'aux gares, dressant, telles des proues
Immobilisées, de mille en mille, un fronton d'or.
Les rails ramifiés rampent sous terre
En des tunnels et des cratères
Pour réparaître en réseaux clairs d'éclairs
Dans le vacarme et la poussière.
C'est la ville tentaculaire.
[...]

Emile Verhaeren, *Les Campagnes hallucinées*, 1893

Lecture analytique

Emile Verhaeren, « Les villes » (vers 1 à 50), *Les Campagnes hallucinées*, 1893.
Voir le site weblettr.es.fr

SEQUENCE n°3 : Dans les rues de la ville moderne... Séance 3 : Lecture analytique de « Zone », Apollinaire (1911)

OBJECTIF : analyser la modernité du poème.

Zone

À la fin tu es las de ce monde ancien
Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin
Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine
Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes
La religion seule est restée toute neuve la religion
Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation
Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme
L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X
Et toi que les fenêtres observent la honte te retient
D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin
Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut
Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux
Il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aventures policières
Portraits des grands hommes et mille titres divers
J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom
Neuve et propre du soleil elle était le clairon
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent
Le matin par trois fois la sirène y gémit

Une cloche rageuse y aboie vers midi
Les inscriptions des enseignes et des murailles
Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent
J'aime la grâce de cette rue industrielle
Située à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et l'avenue des Ternes [...]

Apollinaire, *Alcools*, 1912

INTRODUCTION :

- Guillaume Apollinaire (1880-1918) développe son intérêt pour le cubisme. Il anticipe le futur mouvement surréaliste. Il est attaché au monde moderne, à la ville. En 1913, il publie *Alcools*. On lui doit entre autres : *Calligrammes* ; *L'enchanteur pourrissant* ; *Le guetteur mélancolique* ; *Les mamelles de Tirésias* (théâtre) ; *Le poète assassiné* (récits en prose)... Le recueil *Alcools* se compose comme une marqueterie. C'est un ensemble composite, révélateur des différentes facettes de la vie du poète. Les poèmes correspondent à des périodes d'écriture très variées puisqu'il y a environ 10 ans d'intervalle entre le premier et le dernier poème écrit. A l'origine, le recueil devait s'intituler *Eau de vie*. Ce n'est qu'au dernier moment que le titre sera changé, en même temps que seront ajoutés les deux textes les plus récents « Zone », placé au début du recueil et « Vendémiaire » placé en dernier. Même s'il règne un désordre apparent et si l'on ne note pas d'unité de ton, on remarque que ce recueil est composé de façon cohérente autour du symbole du phœnix.
- Il est intéressant de remarquer qu'Apollinaire choisit de commencer son recueil avec le poème « Zone ». C'est un texte fondamentalement novateur : par son thème (la ville, la tour Eiffel, les affiches publicitaires...), par son écriture (vers libres et absence de ponctuation), par sa longueur inusitée, par son propos (qui mêle le récit de 24 heures dans une vie et les souvenirs de toute une vie). En fait « Zone » est une sorte de manifeste à tonalité pessimiste. Il est l'expression d'obsessions non résolues qui ne trouveront de solution que dans le dernier texte du recueil « Vendémiaire » (cf. La résurrection du Phoenix).

Le poème « Zone » a été écrit en 1911. Il est le dernier texte sur le plan chronologique et le premier dans le recueil. Cela montre qu'il joue un rôle clé de « poème manifeste ». Il est une vision du travail de création du poète. En écho « Vendémiaire » à la fin du recueil possède le même thème et la même fonction. C'est un poème sur la modernité. L'apparence est décousue et surprenante. On y note de nombreux éléments autobiographiques. Il raconte l'échec de la transformation du poète dans l'expérience de la création. Le poème se compose de vers libres et d'images surprenantes.

Problématique : Comment se traduit la modernité dans ce poème ?

- **Axes de lecture**
 - I) **Le rejet des valeurs passées**
 - II) **Un appel à la modernité**

1) Un désir de changement, la lassitude du passé

- Le poème commence par un vers qui est une **véritable provocation**. En effet, il discrédite le « monde ancien » et en même temps compose ce vers de la **façon la plus traditionnelle** : C'est un **alexandrin** avec diérèse + assonance en [in] et allitération en [s] : « A/ la/ fin/ tu/ es/ las// de/ ce/ mon/de an/ci/en/ ». Ce paradoxe se justifie dans la mesure où il marque un désir qui n'est pas encore réalisé (↔ la volonté de voir apparaître un monde nouveau qui n'existe pas encore)
- Ce désir de voir changer le monde ramène le lecteur au titre qui évoque la **fermentation**, la **transformation en autre chose** (cf. thème du phœnix).
- Ce premier vers crée aussi un **effet de surprise** (image choc) dans la mesure où ses premiers mots (et donc les premiers du recueil) sont « A la fin ». L'expression ne fait que renforcer le sentiment

que l'on est sur **le point de voir apparaître un nouveau monde**. (De même l'expression « le matin » au v.2 /v.11 /v.15 insiste sur cette volonté de renouvellement)

- « Tu as en assez de vivre dans l'Antiquité » (v.3) : désir de passer à autre chose, de cesser de vivre avec le passé même glorieux.

2) Des valeurs dépassées

- Le poème est une remise en cause des valeurs passées à une époque où le « **néo classicisme** » est encore en vogue. v.3 : « tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine » ⇔ tu en as assez de vivre à une époque où l'on préfère les modèles anciens plutôt que de chercher à innover. [Apollinaire a souvent reproché à l'art de n'être qu'une imitation]
- Dans le v.4 Apollinaire va même jusqu'à accuser « les automobiles » pourtant à la pointe de la technologie de l'époque, d'avoir « l'air d'être anciennes » elles aussi. Simple boutade ? A moins que pour le poète le renouvellement ne soit que dans ce qui n'existe pas encore.

3) Le poids des souvenirs et du passé

- Si cette modernité à laquelle le poète aspire ne peut encore se réaliser, c'est peut-être parce qu'elle est gênée par le poids des souvenirs.
- En effet, dans les vers 9 et 10 le poète fait part de ses remords « la honte te retient ». Sans entrer dans les détails le poète fait allusion à un passé trop lourd dont il ne parvient pas à se détacher. Les deux vers renvoient à l'idée de **péché** : « honte », « église », « confesser »
- On note un deuxième **champ lexical celui du regard** avec « les fenêtres » ⇔ regards des autres sur soi, regard du public. Là encore, on en retient la peur d'être jugé.
- Poids des souvenirs ou difficulté à être pleinement soi-même, le poète a du mal dans son poème à parler de lui. On remarque que dans certains vers (1-3-9-10), il est question de lui à la deuxième personne du singulier, alors qu'au vers 15 le « je » réapparaît. Il semble qu'il réapparaisse lorsque le poète n'essaie plus de parler de ses sentiments (trop délicat) mais se contente d'observer le monde (regard neutre).

1) Une religion toujours jeune

- La religion a un **statut paradoxal** dans ce poème. Elle est à la fois signe du **passé** comme nous l'avons vu mais elle est aussi ce qu'il y a de plus **moderne**.
- Le v.5 serait incompréhensible si l'on ne songeait que la religion étant liée à l'enfance du poète, elle se trouve aussi d'une certaine manière **liée à la jeunesse** ⇔ La religion est jeune car elle appartient au domaine de l'enfance.
- On note ce vers 5 encadré par le mot « religion » ⇔ **vers symétrique** et sonorité neuve/seule. Le pivot central du vers = « est restée ». Renforce à l'extrême l'impression d'une **religion immuable**. (immuablement neuve).
- Aux v.7/8 Apollinaire poursuit sa description d'un christianisme toujours jeune. La référence au pape Pie X ne manque pas de surprendre ayant été l'un des papes les plus rétrogrades de l'histoire.
- On note la **construction en parallèle** des deux vers : Europe v.7 / Européen v.8,
pas antique / le plus moderne,
christianisme / Pape pie X.
- Au v.6 l'image devient saugrenue en comparant la religion à l'aviation. Modernisme extrême ? [Elle permet néanmoins de préparer la comparaison plus loin dans le poème entre le Christ et l'aviateur (v.40-41). A la limite d'être iconoclaste.]

2) Hommage à la ville moderne

- Par son titre « **Zone** » le poème évoque un contexte urbain.
- En général le terme possède une connotation négative désignant un lieu aux contours mal définis. Ici, il est **positif** comme on le voit avec l'évocation v. 15 d'« une jolie rue dont j'ai oublié le nom ». Cette rue n'est pas située dans d'anciens quartiers élégants au passé historique chargé mais dans un **quartier industriel récent** : v.16 « neuve et propre ». [v.24 « l'avenue des Ternes » se trouve à **l'extrême ouest de Paris, presque en banlieue**]. De même, v.6 « les hangars de Port-Aviation » renvoient à un Paris de **banlieue** dont la connotation reste positive.
- Monde des dernières innovations : aviation v6, l'automobile est déjà ancienne v.4, tout va si vite...
- De même, on note que la rue évoquée aux v.15-16 est associée elle aussi de manière positive à un bruit intense « le clairon » et à une image éclatante « le soleil ». (le passage est facilité par la proximité sonore « clairon » / « éclairer »).
- Le texte décrit les aspects les plus modernes de la ville. Ainsi au v.2, on note une métaphore sur la tour Eiffel, gardienne des ponts de Paris. Cette tour est à l'époque encore très récente (exposition universelle de 1889 et le texte date de 1912 ou 1913) et elle suscite de nombreuses polémiques étant jugée d'une esthétique douteuse. [cf. Cocteau *Les mariés de la tour Eiffel*]. Il est donc intéressant que, pour définir la modernité, Apollinaire choisisse un symbole aussi controversé. (Elle représente peut-être Apollinaire lui-même seule figure moderne dans un monde dépassé)

"Bergère ô tour Eiffel / le troupeau des ponts / bêle ce matin" 6 - 5 - 5

a) "Le troupeau des ponts" : **métaphore**, analogie à expliciter.

Les arches des ponts, nombreux sur la Seine, évoquent le dos des moutons.

b) **La métaphore est filée** : la tour Eiffel se dresse au milieu des ponts, les domine (reprise de "Dame de fer", métaphore habituelle). **Tension entre monde industriel et nature** : des éléments caractérisant des animaux sont utilisés pour caractériser l'architecture et la ville.

-> tour Eiffel dominant le troupeau des ponts -> bergère, silhouette verticale et isolée.

De plus, la tour Eiffel est située sur la berge, d'où coïncidence métaphore et métonymie (sonorité).

Reprise de sonorité -> métonymie de lieu.

c) Métaphore du "troupeau des ponts" prolongée en fin de vers "bêlé ce matin".

De plus, les sirènes des bateaux passant sous ces ponts bêlent.

- Enfin la ville devient moderne dans son **activité industrielle et tertiaire** : v.17-18 et son charme tient dans le va et vient régulier d'une population active. On note l'énumération exacte des passages selon les heures et les jours. La **régularité** du vers en renforce l'effet. La modernité est liée à la **quotidienneté**.
- Apollinaire prend également plaisir à énumérer les activités humaines modernes « directeurs, ouvriers, sténo-dactylographes ». [Erik Satie *Sonatine bureaucratique*]
- Une ville bruyante, à la **beauté criarde** : champ lexical des sons : clairon, sirène, gémit, cloche rageuse, aboie, criaillent, connotent la vie, l'activité : **rythme et exubérance de la ville** (v.22 : allitération en [k] : imitation du son du perroquet).
- « J'aime la grâce de cette rue industrielle » (v.23) : **beauté de la modernité : paradoxe**.

3) Hommage à l'art nouveau

- L'autre particularité du texte qui revendique la modernité, c'est de faire l'éloge des nouveaux modes d'expression écrite :
- « les prospectus les catalogues les affiches » v. 11 sont définis par le poète au v.12 comme les nouvelles formes d'expression poétique « voilà la poésie ». La nouveauté pour Apollinaire se trouve dans le fait que désormais la poésie s'exprime dans la publicité.
- La poésie est également évoquée par une métaphore v.11 « chantent tout haut ». L'image se fonde sur un mélange des perceptions visuelles (les couleurs vives ou les mots en gras sur les affiches) et des perceptions auditives (ces couleurs sont si éclatantes qu'elles semblent « chanter ») [cf. simultanésisme]. De même, on note que la rue évoquée aux v.15-16 est associée elle aussi de manière

positive à un bruit intense « le clairon » et à une image éclatante « le soleil ». (le passage est facilité par la proximité sonore « clairon » / « éclairer »).

- Un deuxième type d'expression écrite est évoqué aux v.13-14 « les livraisons à 25 centimes... », « mille titres divers » qui désignent cette fois « la prose » v.12. Ce sont les parutions dites à scandale « pleines d'aventures policières » [cf. *Détective* ; ces journaux à sensation sont très en vogue à l'époque]. Apollinaire y marque son goût pour des écrits ouverts sur l'infinie diversité du monde : « mille », « divers », « pleines ».
- On note dans cet éloge de la presse la référence à l'argent « 25 centimes ». Ce qui est intéressant, c'est que ceci est valorisé par le poète alors que d'ordinaire on considère l'argent extrêmement prosaïque.

4) Une écriture originale, cubiste

- Enonciation originale : repères brouillés de temps et de personne : poète est « je » v.15-23 et « tu » v.9-10-11. Il s'adresse à la tour Eiffel : « Tu es las... » v.1-3, au christianisme : « tu n'es pas antique... » v.7. **Technique propre au cubisme** : le personnage est tantôt destinataire tantôt énonciateur : dédoublement de la personnalité, ubiquité (cf. portraits cubistes)
- Repères de temps et d'espace : poème se déroule sur 24h (du matin au matin) à Paris mais retour en arrière anarchiques : « Ce matin » v.2-10 employé avec présent mais aussi verbe passé composé v.15 puis retour au présent. Indications spatiales précises et plus vastes : rue Aumont-Théville..., une jolie rue, une église...
- **Absence de ponctuation** : le premier à supprimer la ponctuation : brouillage : **représentation fragmentaire de la réalité**.
- **Absence de rimes** : assonances ou rimes pauvres, vers libres, vers très longs.
- Enfin on remarque que la description des nouveaux modes d'expression écrite se fait dans **un style prosaïque** : « voilà » v.12 ; « il y a » v.12 et 13. Le ton volontairement simpliste est conforme lui aussi à l'annonce d'un art nouveau.
- Une nouvelle écriture poétique est en train de naître : la poésie moderne, « Zone » en est le manifeste.

CONCLUSION

Explication du titre

Zone : 1. cf. le grec "zônè" : la ceinture : image d'une boucle fermée, d'un voyage qui se termine par un retour au point de départ (le matin).

2. terrains vagues qui ceinturaient Paris : évocation de la misère des bidonvilles.

3. zone franche, dans le Jura, à Étival, où Apollinaire séjourna chez des amis : une contrée mal définie, qui n'appartient à aucun pays, dans laquelle on erre.

- Le poète fait part dans ce premier poème de ses désillusions. L'art est vieux, la vie errante est difficile à supporter, l'amour est décevant et l'enfance est perdue à tout jamais. C'est pourquoi le poète cherche un renouvellement, une transformation, un « alcool » qui provoquera une ivresse nouvelle et redonnera l'émerveillement de la vie. C'est à la poésie d'explorer ces nouveautés. Le recueil *Alcools* apparaît comme l'objet de cette quête.
- L'écriture renouvelée elle aussi, est fondée sur une association de burlesque, de saugrenu, les images mêlant impressions auditives et visuelles.
- Apollinaire était lié au mouvement pictural cubiste et comme dans celui-ci, il cherchait à montrer la réalité sous plusieurs aspects en même temps. Il se rapproche aussi dans sa recherche esthétique de l'unanimité (cf. Jules Romains : rendre compte de la réalité dans tous ses états concomitants).
- [lire Blaise Cendrars « La Pâque à New York ». Grande similitude].

SEQUENCE n°3 : Dans les rues de la ville moderne...
Séance 4 : Lecture analytique de « New-York », Senghor(1956)

OBJECTIF : analyser la modernité du poème

NEW YORK

New York ! d'abord j'ai été confondu par ta beauté, ces grandes filles d'or aux jambes longues.
Si timide d'abord devant tes yeux de métal bleu, ton sourire de givre
Si timide. Et l'angoisse au fond des rues à gratte-ciel
Levant des yeux de chouette parmi l'éclipse du soleil.
Sulfureuse ta lumière et les fûts livides, dont les têtes foudroient le ciel
Les gratte-ciel qui défient les cyclones sur leurs muscles d'acier et leur peau patinée de pierres.
Mais quinze jours sur les trottoirs chauves de Manhattan
C'est au bout de la troisième semaine que vous saisit la fièvre en un bond de jaguar
Quinze jours sans un puits ni pâturage, tous les oiseaux de l'air
Tombant soudain et morts sous les hautes cendres des terrasses.
Pas un rire d'enfant en fleur, sa main dans ma main fraîche
Pas un sein maternel, des jambes de nylon, des jambes et des seins sans sueur ni odeur.
Pas un mot tendre en l'absence de lèvres, rien que des cœurs artificiels payés en monnaie forte
Et pas un livre où lire la sagesse. La palette du peintre fleurit des cristaux de corail.
Nuits d'insomnie ô nuits de Manhattan ! si agitées de feux follets, tandis que les klaxons hurlent les heures vides
Et que les eaux obscures charrient des amours hygiéniques, tels des fleuves en crue des cadavres d'enfants.
[...]

Léopold Sedar Senghor : *Éthiopiennes*.

INTRODUCTION :

Leopold Sedar Senghor (1906-2001), homme de la négritude, chantre de la culture africaine révèle dans son poème *Ethiopiennes* (1956) les beautés et les spécificités de l'Afrique et de l'homme noir... Ce poème « New-York » au sein de ce recueil sonne presque comme exotique, il dénote par rapport au thème général. Présenter la description d'une des villes les plus modernes dans un recueil qui définit l'homme africain et met en avant sa proximité avec la terre et la nature n'est pas du tout une évidence. C'est justement sur ce point que va insister Senghor. Le poème est composé de 3 strophes (nous étudions la première uniquement) qui traduisent une évolution dans la découverte de la ville : 1. Manhattan : la modernité, 2. Harlem : la négritude, 3. la réconciliation de la modernité et de l'homme noir. Ce poème est prévu pour être joué par un orchestre de jazz...avec solo de trompette, écrit en versets.

Problématique : Quel regard porte l'homme africain sur la ville moderne ?

- Axes de lecture : - Une relation de séduction/répulsion
- La modernité ou la négation de la négritude

1/ Une relation de séduction /répulsion

a) Qui s'explique par le contexte des années 50 : les Etats-Unis séduisent et agacent en même temps.

- Séduction : participation à la seconde guerre mondiale contre la barbarie, réalisations techniques (société de consommation).

b) Il est donc **séduit par la beauté blanche** : attirance fascination.

- Blondeur : « grandes filles d'or aux longues jambes longues » v.1.

- Regard clair : « tes yeux de métal bleu » v.2, « ton sourire » v.2 : comparaison avec une femme.

c) Ainsi que par l'**architecture**

- Son gigantisme : « Les gratte-ciel qui défient les cyclones ».

- La modernité des matériaux utilisés : « leurs muscles d'acier ».

Le poète est d'abord « confondu », « timide », impressionné, captivé par la beauté et la grandeur de la ville. Mais l'éblouissement ne dure que quinze jours.

« au bout de la troisième semaine »

a) Un **univers négatif** :

- Froid : métaphores qui renvoient à la froideur mortifère : yeux associés au « métal » et sourire associé au « givre », « muscles d'acier ».

- Absence de sentiments : « pas un sein maternel », « pas un mot tendre », « pas un rire d'enfant en fleur ».

- Répulsion : due à la guerre froide et à l'expansionnisme culturel des Etats-Unis.

b) New York fait **surgir l'angoisse** :

- Une angoisse liée à l'éclipse de la lumière: « et l'angoisse au fond des rues à gratte-ciel » v.3, « éclipse de soleil » v.4.

- Lumière artificielle : « sulfureuse », « livides » connotent l'absence de vitalité, voire l'enfer.

- D'où une nuit qui n'ouvre pas sur la paix, mais sur l'insomnie : « Nuits d'insomnie » v.15.

c) **absence de repères** :

- Perte de l'antique sagesse : « monnaie », « klaxons », « amours hygiéniques » : plus de conception traditionnelle de la vie.

- Ville pécheresse qui sacrifie ses propres enfants : v.17-18 : image qui clôt la première strophe

- « et pas un livre où lire la sagesse ».

A l'image de tout le recueil, le poème souligne **l'inquiétude de Senghor devant la modernité**.

2/ La modernité ou la négation de la négritude

a) **Dans Manhattan**, la nature est détruite :

- Univers de pierre et d'acier.

- Aux « trottoirs chauves » v.7.

- Univers qui contamine même les gens : métaphore qui qualifie les yeux de « métal bleu ».

b) **Dénonciation de l'artifice** :

- Cf. les métaphores qui sont presque des oxymores et qui révèlent une nature rendue artificielle : « peau patinée de pierre » v6 ou « muscles d'acier » v.6.

- L'absence de la nature : non seulement sans puits ni pâturage, mais la vie même y est impossible (les oiseaux « tombant soudain et morts » v.10 : importance du zeugma).

- L'homme même est devenu « artificiel » : femme gainée de nylon et « jambes et seins sans sueur ni odeur » v.12.

c) **Rivalité de la ville et de la nature** :

Dénonciation de l'hybris occidental : la technique est un défi à la divinité.

- Les gratte-ciel éclipsent le soleil.

- Ils foudroient le ciel.

- Ils défient les cyclones.

a) Manhattan ignore l'homme :

- Absence totale de l'homme puisque les sentiments sont absents : « amours hygiéniques ».
- L'homme est remplacé par l'artifice : « cœurs artificiels ».
- Dénonciation du capitalisme : « payés en monnaie forte ».
- Même le « je » du poète est gommé dans cette première strophe, sauf « j'ai été confondu ».

b) la vie, la solidarité ne sont pas transmises :

- éléments maternels niés : « pas un rire d'enfant en fleur, sa main dans ma main fraîche » v.11, « pas un sein maternel » v.12 : il n'y a pas de naissance mais des infanticides : « des cadavres d'enfants » v.18
- pas de tendresse, de soutien : « pas un mot tendre » : les hommes ne communiquent plus entre eux ni avec la nature : insistance par l'anaphore « Pas un... ».

CONCLUSION

L'homme noir ne trouve pas sa place dans cette ville moderne, il est perdu pris de fièvre (v 8), hésite entre un sentiment de fascination et de répulsion. Les valeurs de cette ville sont antagonistes avec sa conception du monde : respect de l'humanité, de toute humanité et fusion avec la nature : la négritude ne peut pas se vivre dans la modernité écrasante de New York.

Et pourtant... Avec Harlem la conciliation est possible : la nature revient en force, l'homme (noir) vit au rythme de la musique, du jazz, de la danse et dans la troisième strophe Senghor chante son espoir en un monde moderne où la réconciliation entre modernité et négritude serait envisageable (grâce au jazz) et donc la synthèse des contraires.

SEQUENCE n°3 : Dans les rues de la ville moderne... extraits de poèmes sur la ville

BELLES VILLES DU MATIN...

Belles villes du matin, plus claires que l'eau du ciel,
Plus vives, chantant plus dru que l'eau qui sort de la roche,
Ça et là vous fleurissez sur un doux pli de l'Europe.
Un fleuve tordu circule entre vos palais baroques.
Des avenues gazonnées divisent les quartiers neufs.
Le marronnier de quinze ans suit les tilleuls centenaires.
Un carrefour lance au loin des trottoirs jeunes et nus.
Et sous la grappe de fruit qui pend au beau lampadaire,
De ses mains gantées de blanc, le casque blanc sur la tête,
Un policier cambré conduit la rue comme un orchestre.

Tu n'oses pas t'avouer qu'on est heureux tout de même.
Tu as peur d'être amoureux des villes que tu as faites.
Tu t'émerveilles pourtant que ces belles soient tes filles.
Tu ressens avec stupeur l'étendue de ton empire.
A travers le continent, jusqu'aux feux des derniers ports,
Jusqu'à la pointe des caps qui échancrent la banquise,
Jusqu'aux péninsules d'or qui pénètrent les mers chaudes,
Il y a des villes d'hommes blancs comme celles-ci,
Des villes couleur de craie, ou de perle, ou d'émeraude,
Des villes d'hommes blancs dans le matin tournant du monde ;
Avec des clochers, des tours, un fleuve sous de vieux ponts,
Un sombre centre noueux que veinent des rues étroites,
Avec le fredonnement des longues automobiles,
Sur les boulevards bleutés qui fendent les quartiers neufs
[...]
Jules Romains. *L'Homme blanc* 1937

IL PLEURE DANS MON CŒUR

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

Ô bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie,
Ô le chant de la pluie !

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure
Quoi ? Nulle trahison ?
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine !

Paul Verlaine

*Dans les plis sinueux des vieilles capitales,
Où tout, même l'horreur, tourne aux enchantements,
Je guette, obéissant à mes humeurs fatales,
Des êtres singuliers, décrépits et charmants*
Charles Baudelaire « Les petites vieilles ».

*Dans une rue au coeur d'une ville de rêve,
Ce sera comme quand on a déjà vécu:
Un instant à la fois très vague et très aigu...
O ce soleil parmi la brume qui se lève!*
Paul Verlaine, « Kaléidoscope ».

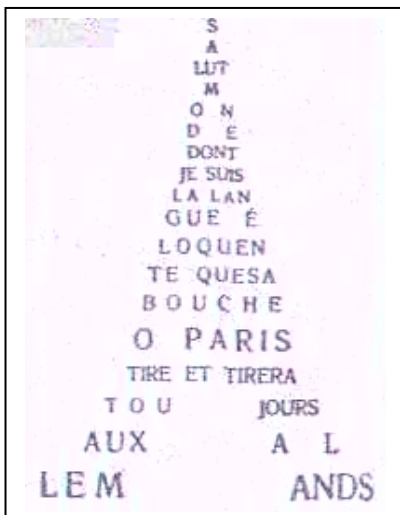
*Dans une ville noire entraînée par le temps
(toute maison d'avance au fil des jours s'écroule)
je rentrais je sortais avec toutes mes ombres.*
Jean Tardieu, « Les jours ».

*Dans les rues de la ville, il y a mon amour. Peu
importe où il va dans le temps divisé. Il n'est plus mon
amour, chacun peut lui parler. Il ne se souvient plus ;
qui au juste l'aima ?*
René Char « Allégeance ».

LA VILLE

L'ardoise couvre leurs toitures, ou bien la tuile où végètent
les mousses.
Leur haleine se déverse par le canal des cheminées.
Graisses!
Odeur des hommes pressés, comme d'un abattoir fade ! aigres corps
des femmes sous les jupes !
O Ville sur le ciel!
Graisses! haleines reprises, et la fumée d'un peuple très suspect - car
toute ville ceint l'ordure.
Sur la lucarne de l'échoppe - sur les poubelles de l'hospice - sur
l'odeur de vin bleu du quartier des matelots - sur la fontaine qui
sanglote dans les cours de police - sur les statues de pierre blette et
sur les chiens errants - sur le petit enfant qui siffle, et le mendiant
dont les joues tremblent au creux des mâchoires,
sur la chatte malade qui a trois plis au front,
le soir descend, dans la fumée des hommes...
- La Ville par le fleuve coule à la mer comme un abcès...
Saint John Perse, *Eloges*, 1909

SEQUENCE n°3, séance 3. Documentation complémentaire : Paris à travers un symbole de la modernité, LA TOUR EIFFEL



Calligramme d'Apollinaire



Elle porte le nom de son concepteur, Gustave EIFFEL (1832-1923) qui la créa pour l'Exposition universelle de 1889 qui eut lieu à Paris. Ingénieur de formation, Eiffel est à l'image de ces savants légués par le XIX^e siècle finissant. A l'image de tant de protagonistes des romans de Jules VERNE, il est ce scientifique qui, par ses connaissances, peut concourir au bonheur de l'Humanité. L'ingénieur est en effet celui qui, loin de demeurer dans l'abstraction des sciences pures, s'applique à propager, pour le bonheur de l'Humanité, les connaissances, éloignant les affres de l'obscurantisme, ce que cherchaient déjà, au siècle précédent, les Philosophes du Siècle des Lumières. Le roman de VERNE intitulé Les Indes noires met en évidence cette foi absolue dans le progrès de l'Homme par les sciences et les techniques. L'acier, au même titre que le verre et le béton, est le matériau par excellence de la modernité. Haute de 300 mètres, la Tour Eiffel semble un nouveau défi lancé au pari humain : aller toujours plus loin, plus haut, plus vite; domestiquer les forces de la Nature qui accablèrent l'Homme durant tant de millénaires. La tour de Gustave EIFFEL demeure l'archétype de l'architecture industrielle des temps nouveaux que chante le poète Emile VERHAEREN dans Les Villes Tentaculaires.

Ce monument a survécu, demeurant un symbole de Paris. Les jeux pyrotechniques du 31 décembre 1999 en témoignent ! Il demeure un témoignage majeur du désir de l'Homme d'imprimer durablement sa marque sur le monde qui l'entoure.

Le père du cubisme, Guillaume APOLLINAIRE, a lui-même représenté cette Tour mythique dans un de ses Calligrammes.

SEQUENCE n°3 : Dans les rues de la ville moderne... Images de New York

A/ Extraits du texte de Sartre : « New York, ville coloniale »

« La nature pèse si lourdement sur New York que la plus moderne des villes est aussi la plus sale. De ma fenêtre, je vois le vent jouer avec des papiers épais, boueux, qui voltigent sur le pavé. Quand je sors, je marche dans une neige noirâtre, sorte de croûte boursouflée de la même teinte que le trottoir, à croire que c'est le trottoir lui-même qui se gondole. Dès la fin de mai, la chaleur s'abat sur la ville comme une bombe atomique. C'est le Mal. Les gens s'abordent en se disant : "It's a murder". Les trains emportent des millions de citadins. Ce n'est pas la ville qu'ils fuient, c'est la Nature. Jusque dans les profondeurs de mon appartement, je subis les assauts d'une nature hostile, sourde, mystérieuse. Je crois camper au coeur d'une jungle grouillante d'insectes. Il y a le gémissement du vent, il y a des décharges électriques que je reçois chaque fois que je touche un bouton de porte ou que je serre la main d'un ami ; il y a les cafards qui courent dans ma cuisine, les ascenseurs qui me donnent la nausée, la soif inextinguible qui me brûle du matin au soir.

(...)

J'aime New York. J'ai appris à l'aimer. Je me suis habitué à ses ensembles massifs, à ses grandes perspectives. Mes regards ne s'attardent plus sur les façades en quête d'une maison qui, par impossible, ne serait pas identique aux autres maisons.

(...)

J'ai appris à aimer son ciel. Dans les villes d'Europe, où les toits sont bas, le ciel rampe au ras du sol et semble apprivoisé. Le ciel de New York est beau parce que les gratte-ciel le repoussent très loin au-dessus de nos têtes.

(...)

La beauté est présente à toutes, comme sont présents toute la nature et le ciel de toute l'Amérique. Nulle part vous ne sentirez mieux la simultanéité des vies humaines. »

Sartre, "New York, ville coloniale", *Situations III*, Éd. Gallimard (1949).

B/ Extraits du texte de Camus : “Pluies de New York”

« La pluie de New York est une pluie d'exil. Abondante, visqueuse et compacte, elle coule inlassablement entre les hauts cubes de ciment, sur les avenues soudain assombries comme des fonds de puits. Réfugié dans un taxi, arrêté aux feux rouges, relancé aux feux verts, on se sent tout à coup pris au piège, derrière les essuie-glaces monotones et rapides, qui balayaient une eau sans cesse renaissante. On s'assure qu'on pourrait ainsi rouler pendant des heures, sans jamais se délivrer de ces prisons carrées, de ces citernes où l'on patauge, sans l'espoir d'une colline ou d'un arbre vrai. Dans la brume grise, les gratte-ciel devenus blanchâtres se dressent comme les gigantesques sépulcres d'une ville de morts, et semblent vaciller un peu sur leurs bases. Ce sont alors les heures de l'abandon. Huit millions d'hommes, l'odeur de fer et de ciment, la folie des constructeurs, et cependant l'extrême pointe de la solitude. « Quand même je serrerais contre moi tous les êtres du monde, je ne serais défendu contre rien. »

C'est peut-être que New York n'est plus rien sans son ciel. Tendue aux quatre coins de l'horizon, nue et démesurée, elle donne à la ville sa gloire matinale et la grandeur de ses soirs, à l'heure où un couchant enflammé s'abat sur la VIII^{ème} Avenue et sur le peuple immense qui roule entre ses devantures, illuminées bien avant la nuit. Il y a aussi certains crépuscules sur le Riverside, quand on regarde l'autostrade qui remonte la ville, en contrebas, le long de l'Hudson, devant les eaux rougies par le couchant ; et la file ininterrompue des autos au roulement doux et bien huilé laisse soudain monter un chant alterné qui rappelle le bruit des vagues. Je pense à d'autres soirs enfin, doux et rapides à vous serrer le cœur, qui empourprent les vastes pelouses de Central Park à hauteur de Harlem. Des nuées de négrillons s'y renvoient une balle avec une batte de bois, au milieu de cris joyeux, pendant que de vieux Américains, en chemise à carreaux, affalés sur des bancs, sucent avec un reste d'énergie des glaces moulées dans du carton pasteurisé, des écureuils à leurs pieds fouissant la terre à la recherche de friandises inconnues. Dans les arbres du parc, un jazz d'oiseaux salue l'apparition de la première étoile au-dessus de l'Impérial State et des créatures aux longues jambes arpentent les chemins d'herbe dans l'encadrement des grands buildings, offrant au ciel un moment détendu leur visage splendide et leur regard sans amour. Mais que ce ciel se ternisse, ou que le jour s'éteigne, et New York redevient la grande ville, prison le jour, bûcher la nuit. Prodigeux bûcher en effet, à minuit, avec ses millions de fenêtres éclairées au milieu d'immenses pans de murs noircis qui portent ce fourmillement de lumières à mi-hauteur du ciel comme si tous les soirs sur Manhattan, l'île aux trois rivières, un gigantesque incendie s'achevait qui dresserait sur tous les horizons d'immenses carcasses enfumées, farcies encore par des points de combustion. »

Camus, « Pluies de New York », *Essais*, Éd. Gallimard (1965).

C/ Extraits du texte de Camus : “Journaux de voyage”

« Pluie sur New York. Elle coule inlassablement entre les hauts cubes de ciment. Bizarre sentiment d'éloignement dans le taxi dont les essuie-glaces rapides et monotones balayaient une eau sans cesse renaissante. Impression d'être pris au piège de cette ville et que je pourrais me délivrer des blocs qui m'entourent et courir pendant des heures sans rien retrouver que des nouvelles prisons de ciment sans l'espoir d'une colline, d'un arbre vrai ou d'un visage bouleversé [...]

Pluies de New York. Incessantes, balayant tout. Et dans la brume grise les gratte-ciel se dressent blanchâtres comme les immenses sépulcres de cette ville habitée par les morts. A travers la pluie, on voit les sépulcres vaciller sur leur base.

Terrible sentiment d'abandon. Quand même je serrerais contre moi tous les êtres du monde, je ne serais défendu contre rien. »

A. Camus, "Journaux de voyage", Éd. Gallimard (1978).

N.B. Appartenant aux Carnets, ce fragment est une esquisse du texte qui précède.

D/ Texte intégral de Senghor

A NEW YORK (*pour un orchestre de jazz : solo de trompette*)

New York ! D'abord j'ai été confondu par ta beauté, ces grandes filles d'or aux jambes longues.
Si timide d'abord devant tes yeux de métal bleu, ton sourire de givre
Si timide. Et l'angoisse au fond des rues à gratte-ciel
Levant des yeux de chouette parmi l'éclipse du soleil.
Sulfureuse ta lumière et les fûts livides, dont les têtes foudroient le ciel
Les gratte-ciel qui défient les cyclones sur leurs muscles d'acier et leur peau patinée de pierres.
Mais quinze jours sur lesrs sumoirs chauves de Manhattan
- C'est au bout de lars sisième semaine que vous saisit larfièvre en un bond de jaguar
Quinze jours sans un puits ni pâturage, tous lesrsiseaux de l'air
Tombant soudain et morts sous lesrhautes cendres des terrasses.
Pas un rire d'enfant en fleur, sa main dans ma main fraîche
Pas un sein maternel, des jambes de nylon. Des jambes et des seins sans sueur ni odeur.
Pas un mot tendre en l'absence de lèvres, rien que des coeurs artificiels payés en monnaie forte
Et pas un livre où lire larsagesse. La palette du peintre fleurit des Cristaux de corail.
Nuits d'insomnie ô nuits de Manhattan si agitées de feux follets, tandis que lesrklaxons hurlent des heures vides
Et que lesreaux obscures charrient des amours hygiéniques, tels des fleuves en crue des cadavres d'enfants.

II

Voici le temps des signes et des comptes
New York ! or voici le temps de larmanne et de l'hysope.
Il n'est que d'écouter lesrsmbones de Dieu, ton coeur battre au rythme du sang ton sang.
J'ai vu dans Harlem bourdonnant de bruits de couleurs solennelles et d'odeurs flamboyantes
- C'est l'heure du thé chez le livreur-en-produits-pharmaceutiques
J'ai vu se préparer larfête de larinuit à larfuite dujour. Je proclame larNuit plus véridique que le jour.
C'est l'heure pure où dans les rues, Dieu fait germer la vie d'avant mémoire
Tous lesreléments amphibiens rayonnants comme des soleils.
Harlem Harlem ! voici ce que j'ai vu Harlem Harlem !
Une brise verte de blés sourdre des pavés labourés par lesrPieds nus de danseurs Dans
Croupesrnsdes de soie et seins de fers de lance, ballets de nénuphars et de masques fabuleux
Aux pieds des chevaux de police, les mangués de l'amour rouler des maisons basses.
Et j'ai vu le long des s sumoirs, des ruisseaux de rhum blandes ruisseaux de lait noir dans le brouillard bleu des
cigares.
J'ai vu le ciel neiger au soir des fleurs de coton et des ailes de séraphins et des panaches de sorciers.
Écoute New York ! ô écoute ta voix mâle de cuivre ta voix vibrante de hautbois, l'angoisse bouchée de tes
larmes somber en gros caillots de sang
Écoute au loin battre ton coeur nocturne, rythme et sang du tam-tam, tam-tam sang et tam-tam.

III

New York ! je dis New York, laisse affluer le sang noir dans ton sang
Qu'il dérouille tes articulations d'acier, comme une huile de vie
Qu'il donne à tes ponts larcourbe des croupesret larsouplesse des lianes.
Voici revenir lesrsemps très anciens, l'unité res suvéé larréconciliation du Lion du Taureau et de l'Arbre.
L'idée liée à l'acte l'oreille au coeur le signe au sens.
Voilà tes fleuves bruissants de caïmans musqués et de lamantins aux yeux de mirages. Et nul besoin d'inventer
lesrSirènes.
Mais il suffit d'ouvrir lesryeux à l'arc-en-ciel d'Avril
Et lesroreilles, surtout lesroreilles à Dieu qui d'un rire de saxophone créa le ciel et lar terre en six jours.
Et le septième jour, il dort du grand sommeil nègre.

SENGHOR, *Ethiopique*, 1956

E/ Poème de Cendrars

LES PÂQUES A NEW YORK

Seigneur, la foule des pauvres pour qui vous fîtes le Sacrifice
Est ici, parquée, tassée, comme du bétail, dans les hospices.

D'immenses bateaux noirs viennent des horizons
Et les débarquent, pêle-mêle, sur les pontons.

Il y a des Italiens, des Grecs, des Espagnols,
Des Russes, des Bulgares, des Persans, des Mongols.
Ce sont des bêtes de cirque qui sautent les méridiens.
On leur jette un morceau de viande noire, comme à des chiens.

C'est leur bonheur à eux que cette sale pitance.
Seigneur, ayez pitié des peuples en souffrance.

Seigneur dans les ghettos grouille la tourbe des juifs
Ils viennent de Pologne et sont tous fugitifs.

Je le sais bien, ils t'ont fait ton Procès ;
Mais je t'assure, ils ne sont pas tout à fait mauvais.

Ils sont dans des boutiques sous des lampes de cuivre
Vendent des vieux habits, des armes et des livres.

Rembrandt aimait beaucoup les peindre dans leurs défroques.
Moi, j'ai, ce soir, marchandé un microscope.

Hélas! Seigneur, Vous ne serez plus là, après Pâques!
Seigneur, ayez pitié des juifs dans les baraques.

La rue est dans la nuit comme une déchirure,
Pleine d'or et de sang, de feu et d'épluchures.

je descends les mauvaises marches d'un café
Et me voici, assis, devant un verre de thé.

je suis chez des Chinois, qui comme avec le dos
Sourient, se penchent et sont polis comme des magots.

La boutique est petite, badigeonnée de rouge
Et de curieux chromos sont encadrés dans du bambou.

Ho-Kousaï a peint les cent aspects d'une montagne.
Que serait votre Face peinte par un Chinois ? ...

Blaise Cendrars, *Du monde entier, Poésies complètes*, 1912-1924.

SEQUENCE n°3 : Dans les rues de la ville moderne...

Bilan de la séquence

1/ Présentation

Depuis l'Antiquité grecque, la façon dont les hommes ont pensé et construit la ville (la *polis*) est indissociablement liée à leur façon de penser le monde (en grec le *cosmos*, terme désignant l'Univers avec une connotation méliorative: l'idée d'un "tout harmonieux") et aussi de se penser dans le monde. Chez les Grecs, la cité est une représentation, à l'échelle humaine, du cosmos.

L'écrivain contemporain continue en effet à percevoir la mégalopole comme le reflet mais aussi l'amplificateur de la **façon dont l'Homme se situe dans le monde**.

Mégalopole au sens étymologique signifie la ville dont la démesure même fait qu'elle n'est plus à taille humaine.

La littérature contemporaine va offrir de la mégalopole une **image complexe** qui synthétise et amplifie la perception parfois diffuse qu'en ont ses habitants. En ce sens, l'écrivain devient visionnaire, et sa démarche est à la fois de type poétique et métaphysique.

Les tours des cités américaines comme New York ont inspiré à de nombreux auteurs des pages inoubliables dans lesquelles une dialectique subtile se fait jour : entre fascination et répulsion, les images de la mégalopole éclatent en facettes changeantes.

La ville moderne peut présenter aussi quelques aspects positifs : lieu fascinant, **hymne vivant à la modernité et à la grandeur des réalisations humaines**.

2/ Les caractéristiques de la ville moderne

Les aspects positifs de la mégalopole ne sauraient toutefois éclipser ses aspects négatifs. La fascination cède alors la place à la répulsion.

◆ Passé le premier émerveillement, la mégalopole révèle qu'elle est un **lieu aseptisé**, ce que le poète africain Léopold Sédar Senghor a parfaitement transcrit dans **Ethiopiennes**.

◆ **La verticalité** des grandes villes est ce qui est le plus propre à stupéfier mais aussi à inquiéter (Verhaeren et Senghor).

◆ La mégalopole est l'endroit où se manifeste **l'hybris** de l'Homme. Certains donnent l'impression (l'illusion ?) que la ville est capable de résister à tout et qui sait devenir éternelle. Elle incarne alors le rêve de l'Homme : imprimer sa marque de façon durable voire indélébile afin de faire échec au temps destructeur.

La mégalopole est donc le lieu où se manifeste l'hybris de l'Homme qui rêve d'égaliser les dieux (ou Dieu) et le gratte-ciel devient ainsi le symbole de sa folle démesure. **Tour de Babel moderne**, la ville en érection est un nouveau défi lancé à Dieu (Senghor).

◆ Lieu de **l'anonymat**, sorte de **gigantesque** termitière ou ville tentaculaire, on y voit les hommes s'établir de façon **hiérarchisée** : la géographie de la ville reproduisant les séparations entre classes sociales (Rimbaud) ou de façon totalement **désordonnée** (Verhaeren).

◆ Ville touchée par la **pollution** due à l'industrialisation (Verhaeren), ville **bruyante** (Apollinaire, Senghor, Verhaeren) à la lumière aveuglante ou au contre très **sombre**, ville caractérisée par la **saleté** (Verhaeren).

◆ Les habitants de la ville ne sont plus des individus et paradoxalement, ce lieu surpeuplé devient un lieu d'infinie **solitude**. Les êtres humains sont condamnés à la solitude existentielle, à **l'incommunicabilité**. Dans la ville moderne, le poète erre seul comme si les autres hommes avaient disparus et que la ville agissait, prenait vie tout seule.

◆ De création, orgueil de l'Homme, la ville moderne devient une **créature monstrueuse** qui se retourne contre son créateur : un monstre qui le fascine et qui le dévore (Verhaeren). Elle amène le sentiment de mort et se présente comme une **image infernale**.

La ville moderne se transforme en **labyrinthe** où l'Homme va errer, interminablement, comme une âme en peine.

◆ La ville est le **symbole de l'activité et de l'effort de l'homme** : l'homme au travail, le monde des usines et le secteur tertiaire y occupent une place importante (Verhaeren, Apollinaire).

◆ Peu à peu va apparaître l'**opposition tranchée entre ville et campagne**. Celle-là sera alors ce **milieu artificiel** où la Nature a beaucoup de mal à survivre. Elle est le lieu de la revanche de l'Homme sur la Nature et la preuve du renversement du rapport de force millénaire entre eux, enfin en faveur de l'espèce humaine. Elle est également le lieu où l'Homme a triomphé du cycle naturel jour/nuit dans la mesure où les éclairages surpuissants de la ville moderne l'inondent de lumière et font reculer les ténèbres.

◆ Elle peut être adulée comme **preuve incontestable de la grandeur et du progrès** de l'Homme (Apollinaire).

3/ Historique de la ville moderne

L'invention d'un nouveau paysage urbain est le défi des hommes du XIX^e siècle face aux bouleversements de la **révolution industrielle**. Les progrès techniques, les exigences économiques, les pressions sociales ont des répercussions profondes sur l'urbanisme ; en quelques décennies le monde urbain change et ce changement peut se résumer en un mot : **NOUVEAUTÉS**. Ce mot se décline en plusieurs thèmes: nouvelles rues, nouveaux bâtiments, modes de circulation, matériaux, centres de pouvoir, nouvelles villes. C'est à tout cela que va s'attaquer Napoléon III avec le concours du préfet Haussmann quand il décide de percer la "Grande Citrouille" c'est-à-dire aérer Paris.

Ce qui frappe d'abord l'observateur c'est la spécialisation progressive de l'espace. Dans la rue par exemple, pendant longtemps il n'y a pas eu de distinction entre l'espace piétonnier et celui du véhicule. Avec la révolution industrielle, la création des trottoirs sépare (en théorie) le monde piéton de celui du déplacement rapide. Un autre phénomène marque l'observateur de la rue, c'est l'apparition des **lampadaires** d'abord fonctionnant au gaz puis à l'électricité. Ils remplacent les quelques rares lanternes à huile du XVIII^e siècle et se multiplient rapidement dans les grandes villes. Dans cette même rue se concurrencent différents **modes de transport**. Le cheval dont les limites dans la capacité de transport sont atteintes avec l'omnibus, puis le tramway qui impose un paysage urbain tissé de fil électrique, maillé par un réseau ferré dense. Enfin, apparaît l'automobile qui va mettre plus d'un demi-siècle pour s'imposer.



La révolution industrielle est aussi à l'origine de nouveaux bâtiments : **l'usine** bien sûr, désormais la fumée devient un des attributs de la ville. En effet, au XIX^e Siècle, les moyens de transport en commun ne sont pas assez développés pour permettre une implantation des usines à la périphérie des villes. Le travailleur doit pouvoir se rendre sur son lieu de travail à pied. Le phénomène de l'usine dans la ville va



perdurer jusqu'aux années 1960 au moins (cf. Renault Billancourt). Tout aussi marquant que l'usine, la **gare** est le symbole même du nouveau bâtiment. L'architecte est mis à l'épreuve, il faut inventer une construction qui n'a pas de précédent. Les architectes allient alors tradition et modernité. Le modèle généralement retenu pour ériger une gare est celui de l'antique basilique, mais les matériaux sont nouveaux : **acier et verre**. Ces derniers vont permettre une véritable révolution architecturale avec, par exemple, l'élévation des premiers **gratte-ciel**.

De la Révolution industrielle a émergé un nouveau paysage urbain; la ville moderne est née au XIX^e siècle. Depuis, elle ne cesse de s'agrandir, de se moderniser, elle porte en soi l'espoir et l'angoisse du monde actuel.

4/ Le poète dans la ville moderne

Dans les plis sinueux des vieilles capitales,
Où tout, même l'horreur, tourne aux enchantements,
Je guette, obéissant à mes humeurs fatales,
Des êtres singuliers, décrépits et charmants
Charles Baudelaire « Les petites vieilles ».



Dans les rues de la ville : c'est bien là, en effet, qu'il rôde, qu'il va, qu'il court, qu'il cherche, celui que Baudelaire appelle « le peintre de la vie moderne », lancé dans le « grand désert d'hommes » à la poursuite de « ce quelque chose qu'on nous permettra d'appeler la modernité ». Le poète se place donc en « guetteur » de la ville : il l'observe, il la juge et par elle il juge les hommes. Dans sa position d'observateur, il a une place privilégiée pour observer les changements apportés par la modernité, ainsi il anticipe tel un visionnaire les conséquences de cette modernité dans la vie de l'Homme, qu'elles soient bénéfiques ou néfastes.

SEQUENCE n°3 : Dans les rues de la ville moderne... **Ecriture d'invention**

- Texte 1 : Extrait de L'Eldorado (chapitre 18), *Candide* de Voltaire (1759)
- Texte 2 : Extrait de *Utopie* de Thomas More (1516)
- Texte 3 : Extrait de *La Cité du Soleil* de Campanella (1623)

Sujet : A l'image de ces descriptions de villes, construisez à votre tour une utopie urbaine (la ville que vous pensez idéale).

Texte 1 :

En attendant on leur fit voir la ville, les édifices publics élevés jusqu'aux nues, les marchés ornés de mille colonnes, les fontaines d'eau rose, celles de liqueurs de canne de sucre qui coulaient continuellement dans des grandes places pavées d'une espèce de pierreries qui répandaient une odeur semblable à celle du gérofle et de la cannelle. Candide demanda à voir la cour de justice, le parlement ; on lui dit qu'il n'y en avait point, et qu'on ne plaiderait jamais. Il s'informa s'il y avait des prisons, et on lui dit que non. Ce qui le surprit davantage, et qui lui fit le plus de plaisir, ce fut le palais des sciences, dans lequel il vit une galerie de deux mille pas, toute pleine d'instruments de mathématique et de physique.

Après avoir parcouru toute l'après-dînée à peu près la millième partie de la ville, on le ramena chez le roi.

Texte 2 :

Les rues ont été bien dessinées, à la fois pour servir le trafic et pour faire obstacle aux vents. Les constructions ont bonne apparence. Elles forment deux rangs continus, constitués par des façades qui se font vis-à-vis, bordant une chaussée de vingt pieds de large. Derrière les maisons, sur toute la longueur de la rue, se trouve un vaste jardin, borné de tous côtés par les façades postérieures.

Chaque maison a deux portes, celle de devant donnant sur la rue, celle de derrière donnant sur le jardin. Elles s'ouvrent d'une poussée de main, et se referment de même, laissant entrer le premier venu. Il n'est rien là qui constitue un domaine privé. Ces maisons en effet changent d'habitants, par tirage au sort tous les dix ans. Les Utopiens entretiennent admirablement leurs jardins, où ils cultivent des plants de vignes, des fruits, des légumes et des fleurs d'un éclat, d'une beauté que nulle part ailleurs je n'ai vu pareille abondance, pareille harmonie. Leur zèle est stimulé par le plaisir qu'ils en retirent et aussi par l'émulation, les différents quartiers luttant à l'envi à qui aura le jardin le mieux soigné. Vraiment, on concevrait difficilement, dans toute une cité, une occupation mieux faite pour donner à la fois du profit et de la joie aux citoyens et, visiblement, le fondateur n'a apporté à aucune autre une sollicitude plus grande qu'à ces jardins.

Texte 3 : CAMPANELLA, La Cité du soleil, 1623

À l'intérieur du premier cercle sont dessinées, avec les propositions qui s'y rapportent, toutes les figures mathématiques qui dépassent en nombre celles d'Euclide et d'Archimède. À l'extérieur sont peintes la carte du monde, les planches de toutes les provinces avec leurs us et coutumes, leurs lois et leurs lettres confrontées avec l'alphabet de la ville.

À l'intérieur du deuxième cercle on trouve toutes les pierres précieuses et non précieuses, les minéraux, les métaux réels ou figurés, avec deux vers d'explication pour chacun. À l'extérieur ce sont toutes les sortes de lacs, de mers et de cours d'eau, de vins, d'huiles, et autres liqueurs accompagnées de leurs vertus, origines et qualités ; on trouve là des flacons remplis de diverses liqueurs comptant de cent à trois cents ans d'âge avec lesquelles ils guérissent presque toutes les maladies.

L'intérieur du troisième cercle montre peintes toutes les sortes d'herbes et d'arbres du monde. On en voit aussi dans des vases de terre sur les balcons. On peut y lire où ces plantes furent trouvées, quelles sont leurs vertus, leurs analogies avec les étoiles, les métaux, les membres du corps humain et leur usage spécifique en médecine. À l'extérieur du même cercle figurent tous les poissons des fleuves, des lacs et des mers, leurs caractères, leur genre de vie, la manière dont ils se reproduisent, dont on en peut faire l'élevage, leur usage et les analogies qu'ils présentent avec le monde céleste et terrestre, technique et naturel. Je fus bien étonné d'y trouver le poisson évêque, le poisson chaîne, le poisson clou, le poisson-étoile, tout comme chez nous. [...]

À l'intérieur du quatrième cercle la peinture a représenté les oiseaux, avec leurs caractères distinctifs, leur grandeur, leurs mœurs ; on voit même le phénix qui n'est pas, pour les Solariens, un oiseau fabuleux. À l'extérieur, toutes sortes de reptiles, serpents, dragons, vermine, insectes, mouches, taons, etc., avec leurs conditions de vie, l'indication de leur venin et de leurs propriétés. Ils sont bien plus nombreux qu'on ne croit.

Dans le cinquième cercle à l'intérieur, il y a les mammifères terrestres dont le nombre est si grand qu'on en reste stupéfait. Nous n'en connaissons pas la millième partie. L'on sait que leurs corps sont grands, aussi a-t-il fallu recouvrir de leur image les murs du balcon qui regardent vers l'extérieur. Que de sortes de chevaux y voit-on, pour ne rien dire du reste et quelles belles images savamment expliquées.

Dans le sixième cercle, à l'intérieur, apparaissent tous les métiers, leurs inventeurs respectifs et les techniques régionales dont on en use à travers le monde. À l'extérieur, voici les inventeurs au complet des lois, des sciences et des armes. Je vis Moïse, Osiris, Jupiter, Mercure, Mahomet et bien d'autres encore. En un lieu prestigieux, car ils en font grand cas, se trouvait Jésus-Christ avec les douze Apôtres, puis César, Alexandre, Pyrrhus et tous les Romains. [...] Il y a, en outre, des maîtres qui enseignent ces disciplines, et les enfants, en jouant, ont tout appris d'une façon historique, sans peine, avant d'avoir atteint dix ans.